

Chapitre 1

Le 7^e de cavalerie

Ce matin-là, je me suis réveillé vers quatre heures. Je ne dors jamais plus de quelques heures par nuit. C'est dans ma nature. Il y a deux jours que je suis soldat. Cavalier. Dans le 7^e de cavalerie, une unité qui vient d'être constituée, ce mois de juillet 1867. J'ai gagné, avec le droit de porter l'uniforme bleu, celui appréciable de pouvoir me dire citoyen américain. La citoyenneté faisait en quelque sorte partie du paquetage. Après la ponction en hommes de la Guerre civile, les États-Unis ont besoin de citoyens et de soldats. Les autorités ne sont pas regardantes sur la qualité des nouveaux bras qu'elles engagent. Heureusement pour moi car je ne sais rien faire ! Je me souviens de l'interminable voyage que je viens d'effectuer en train, dans un wagon à bestiaux, depuis New York, avec une dizaine d'autres jeunes garçons séduits comme moi par le boniment d'un sergent recruteur. Le régiment de mon affectation est sous les ordres du général George Armstrong Custer, un héros de la Guerre civile américaine, m'a-t-on dit. Tous les officiers et les hommes de troupes sont très fiers de leur chef et lui vouent une admiration sans bornes. Ils se montrent aussi pleins d'orgueil d'être des cavaliers et manifestent à l'encontre des autres militaires une sorte de condescendance, sinon un certain mépris. Je l'ai ressenti tout de suite, mais je ne saurais trop dire pourquoi ils pensent ainsi. Je n'ai pas eu encore l'occasion de voir ce fameux Custer dont ils font l'éloge à tout bout de champ. Il est parti à la chasse il y a plusieurs jours et certains sont inquiets de ne pas le voir revenir. D'autres, qui semblent le connaître mieux, sont rigolards et disent qu'il ne peut rien lui arriver et qu'il va se pointer, comme toujours, au moment où personne ne l'attend.

C'est à tout ça que je réfléchis, étendu sur la paillasse inconfortable qui me sert de lit, méchante housse de toile grossière bourrée de paille, les yeux perdus sur le plafond de bois sombre. Je me dis que fort Riley, isolé au milieu de cet immense pays, n'est certes pas le luxe, mais que, à tout prendre, c'est bien mieux que ce que j'ai toujours connu. Je me dis même que, pour la première fois de ma vie, je suis enfin vraiment détendu et sûr de pouvoir manger le lendemain. Et puis, je suis heureux. Pour une raison très simple. Infantine. Hier, on m'a donné un cheval. Plus exactement, une jument. Je n'ai jamais eu de cheval ni de jument à moi avant. C'est beaucoup trop cher. Dans mon pays, seuls les gosses de riches en ont. C'est dire si je n'ai même jamais osé en rêver ! Ma jument est la propriété de l'armée des États-Unis d'Amérique. Ils l'ont même marquée sur sa croupe, au fer rouge. De plus, on me l'a répété au moins une bonne dizaine de fois et, donc, je me dis que ça doit être important. Mais, malgré cette recommandation précise, je la considère comme la mienne. C'est plus fort que moi. Le sergent m'a dit, comme je n'y connais rien, qu'elle est baie. Elle a des poils fauves et roussâtres avec les extrémités et les crins noirs. Le sergent a précisé aussi qu'elle avait les yeux vairons, parce qu'ils sont de couleurs différentes. Il a ricané en disant que ce n'était pas un pur-sang mais que j'en étais tout de même responsable. Et moi, ça me va. C'est ma jument et je la trouve très bien comme elle est.

C'est alors que l'idée me vient d'aller la voir dans l'écurie et de la soigner. Je me lève au milieu des ronflements et de l'épouvantable odeur de sueur, de pieds et de je ne sais quoi qui règnent dans la chambrée. Bien que je n'aie que deux jours d'ancienneté, je sais déjà que c'est une tradition chez les militaires d'être vulgaire et de se négliger. Il y a des choses que je comprends très vite. Ils pensent sans doute que ça fait viril ou quelque chose dans le genre. Moi, ça me soulève le cœur. J'enfile mes bottes en silence. Puis, je sors dans la cour. Il fait encore sombre, mais une lueur est déjà visible, vers l'est, à l'horizon. Le jour va se lever rapidement sur le Kansas.

Il fait bon dans la petite brise fraîche de l'aube naissante, et j'entre dans l'écurie faiblement éclairée aux extrémités par deux indigentes lampes à pétrole. Je marche dans la paille vers la stalle, pas loin du fond, où ma jument a sa place. Elle est tranquille. Ces

bêtes-là, c'est amusant, ça dort debout. Je lui caresse la croupe, là où elle est marquée, et je me glisse entre elle et la cloison de bois pour arriver près de sa tête. Je sens sa chaleur et son odeur, forte mais pas désagréable. Je lui parle doucement, en lui disant qu'elle est belle et que tous les deux, on va faire une paire d'amis. Je lui raconte tout un tas de choses qui me traversent l'esprit. Comme je l'ai vu faire à des gamins de riches quand ils parlent à leurs jouets. Je me dis aussi que je suis un peu idiot de parler à une jument, fut-elle la mienne, mais à cet instant elle tourne légèrement la tête vers moi et j'ai vraiment l'impression qu'elle comprend ce que je lui raconte. Je ris en disant tout haut que, décidément, je suis un peu benêt de parler comme ça à un animal.

Une voix grave venant de derrière moi me fait sursauter :

– Mais non, soldat, tu n'es pas stupide... Tu as raison, il faut parler à son cheval...

Je me retourne et, dans la lueur blafarde de la lanterne la plus proche, je distingue un grand type vêtu d'une chemise blanche ouverte sur une poitrine glabre et d'un pantalon sombre.

Il me dit :

– Sors de là, soldat, et montre-toi donc un peu..., avec quelque chose de sec et d'autoritaire dans la voix.

Brusquement, je me demande ce que ce civil fait là et surtout ce qu'il me veut. Mais la fermeté qu'il a mise dans sa demande me fait revenir malgré moi dans l'allée centrale de l'écurie. L'homme se trouve maintenant en pleine lumière. Il est élancé et mince, avec des cheveux dorés, presque roux, et ondulés qui lui touchent quasiment les épaules. Comme certaines filles en ont, me dis-je. Mais, pour sûr, lui n'a rien d'une fille. Son visage, barré par une moustache fauve qui lui descend de chaque côté de la bouche, lui donne l'air d'un curieux félin. Il est jeune. Pas encore trente ans, j'en suis sûr. Ses pommettes sont saillantes et poussent sa peau laiteuse au-dessous de ses joues creuses. Ses yeux inquisiteurs, enfoncés au creux de leurs orbites, me détaillent. Il sourit de toutes ses dents très blanches :

– Comment t'appelles-tu, soldat ?

– Lorcan, monsieur.

La lanterne fait briller ses cheveux ambrés et semble y mettre le feu.

– Lorcan comment ?

– Lorcan Iarlaith O’Neill !

Il se caresse la moustache en fronçant les sourcils, puis dit d’une voix sourde en regardant le plafond de l’écurie un peu à ma droite.

– J’aurais dû m’en douter... Encore un Irlandais !

Mon sang ne fait qu’un tour et je lâche brusquement, un rien énervé, presque agressif :

– Vous n’aimez pas les Irlandais, monsieur ?

L’homme cesse de sourire en me dévisageant à nouveau et je me sens comme transpercé par son regard clair. Il dit lentement de sa voix grave :

– Tout doux, soldat... Tout doux... Que tu as le sang chaud !
Le nom de jeune fille de ma mère est Kirkpatrick...

Je bredouille :

– Excusez-moi, monsieur, j’avais cru que...

Il a un geste agacé de la main et siffle entre ses dents :

– Ne t’excuse pas, soldat... Un cavalier ne s’excuse pas !

À cet instant, la voix du caporal Botser, venant de l’entrée de l’écurie, m’apostrophe :

– Qu’est-ce que tu fous là à pareille heure, O’Neill ?

Le caporal, court sur pattes, a perpétuellement l’air furibard. Il s’avance vers moi et aperçoit tout à coup l’homme aux cheveux blonds. Instantanément, il se fige dans un garde-à-vous rigide et rugit :

– Mes respects, mon général !

Une sorte de grand frisson glacé me traverse le corps et je tourne la tête vers celui que j’ai pris pour un civil en me fixant à mon tour dans un garde-à-vous impeccable.

Le général laisse tomber avec quelque lassitude mais d’un ton définitif :

– C’est bon, caporal Botser, O’Neill est venu voir son cheval... Il n’y a pas de mal à ça... J’aimerais bien que tous les soldats de mon régiment fassent de même... Vous pouvez disposer, caporal.

Et sans plus s’occuper de lui, il se retourne vers moi. Une lueur d’amusement pétille dans ses yeux clairs. Il pose son poignet retourné sur sa hanche comme je l’ai vu sur une gravure représentant un escrimeur, et dit d’une voix basse mais en scandant ses mots :

– Où en étions-nous, O’Neill ? Ah oui, je disais qu’il est très important de soigner son cheval et de l’aimer. C’est une sorte d’investissement en quelque sorte... Un jour, ton cheval, soldat,

peut te sauver la vie... Un soldat doit soigner son cheval, nettoyer son arme et obéir aux ordres. Et ne jamais s'excuser... C'est un signe de faiblesse... Tout le reste est foutaise. N'est-ce pas, O'Neill... M'as-tu bien compris ?

Il me regarde, les yeux ronds brillants, la moustache en avant, attendant ma réponse. J'approuve en silence et il continue en marchant de droite à gauche, trois pas chaque fois.

– Irlandais... Né en Irlande ? Bien sûr, avec l'accent que tu as ! Né où, en Irlande ?

– Limerick, mon général.

Il s'arrête net et me fixe, immobile et étonné :

– Et tu as quel âge, soldat ?

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine et je réponds très vite :

– Dix-huit ans, mon général !

Son regard clair me traverse de nouveau et un léger sourire soulève sa moustache couleur de bière. Il dit, comme pour lui-même :

– Dix-huit ans... Dix-huit ans...

Soudain, il devient songeur et déclare d'une voix faible, l'index gauche posé sur le menton dans une pose que j'ai vu prendre à un acteur sur la scène d'un théâtre ambulant, dans les rues de Dublin.

– Tu sais, O'Neill... mon frère Tom... Thomas Ward, qui est dans mon régiment, le 7^e... est né en 1845... Il voulait faire la guerre avec moi... À seize ans... Bien évidemment, il a dû attendre d'avoir l'âge pour ça... S'il n'avait été mon frère, tu vois, il aurait pu mentir sur sa date de naissance... comme certains le font... et se faire enrôler... Mais ce n'était pas possible... Comprends-tu, O'Neill ? On le connaissait trop... À cause de moi, bien sûr...

Le sang bat très fort dans les veines de mes tempes. Cet homme qui parle en laissant un silence entre chacune de ses phrases semble lire en moi comme dans un livre.

Je balbutie :

– Oui, mon général... Je comprends...

Son sourire s'élargit et il dit d'un air faussement enjoué :

– Mais la question ne se pose pas pour toi, O'Neill... O'Neill qui a dix-huit ans !

Il lâche brusquement :

– Tu es né en quelle année, O'Neill ?

Depuis mon engagement j'ai toujours aussi cette réponse toujours prête :

– En 1849, mon général !

Il éclate de rire en secouant sa chevelure :

– 1849... 1849 plus 18, ça fait 1867... Eh bien, la question ne se pose définitivement plus, n'est-ce pas, O'Neill ?

– Oui... Je veux dire... Non, mon général !

Il redevient tout à coup sérieux et demande, le regard inquisiteur :

– Comment s'appelle ton cheval, soldat ?

Je suis surpris de sa question :

– Je ne lui ai pas encore donné de nom, mon général... En vérité, c'est une jument, mon général... Une jument qui a les yeux vairons.

Il fronce les sourcils, hausse les épaules et, les yeux perdus dans le vague, murmure :

– Et si tu l'appelais Erin, c'est joli, Erin, qu'en penses-tu, soldat ?

Je souris à mon tour :

– Erin, ça me plaît bien, mon général... Je vais l'appeler Erin.

Il tape dans ses mains :

– Elle a les yeux vairons. Excellent ! Alexandre aussi les avait...

Bien, soldat, bien... Mais n'oublie surtout pas une chose... Tu as un nom irlandais, ta jument a maintenant un nom irlandais, tu aimes le pays où tu es né, et ça, c'est légitime, mais maintenant tu fais partie de l'armée des États-Unis d'Amérique, et tu vois, O'Neill, ce qui fait la force de ce pays, ce qui fait la force du 7^e, mon régiment, c'est qu'il n'y a plus d'Anglais, plus d'Allemands, plus d'Irlandais, plus d'Italiens dans le 7^e de cavalerie, mais des soldats américains... Tu comprends bien ça, O'Neill ? Des soldats américains... Il n'y a dans mon régiment rien que des Américains.

Le rouge monte aux joues de sa peau claire lorsqu'il ponctue avec force ces derniers mots.

– Et crois-moi, soldat, c'est très important à mes yeux et, sois-en sûr, c'est le genre de chose que je n'aime pas répéter... À bientôt, O'Neill, continue de bien soigner ta jument...

Je le salue et il me rend mon salut. Dans sa dernière diatribe, il y a eu, durant un bref instant, un ton de menace, et je me rends compte brusquement qu'il vaut mieux être bien avec George Armstrong Custer plutôt que faire partie de ses adversaires. Je retourne vers ma monture nouvellement baptisée Erin mais, maintenant, je n'ai plus le cœur à m'en occuper. Les pensées se bousculent dans ma tête. Alexandre aussi avait les yeux vairons, comme ma jument... Mais je ne sais pas qui est cet Alexandre... Un cheval... Un

homme ? Et d'ailleurs, peu m'importe ! Une seule chose est maintenant certaine, je viens d'entrer... d'entrer vraiment dans le 7^e de cavalerie car les minutes que je viens de vivre dans l'écurie sont bien plus significatives pour moi qu'une signature au bas d'un document officiel.

